



HAL
open science

L'imprévisibilité dans le monde social

Michel Grossetti

► **To cite this version:**

Michel Grossetti. L'imprévisibilité dans le monde social. Jean-Claude S. Levy. Complexité et désordre: éléments de réflexion, EDP Sciences, pp.97-112, 2016, Grenoble sciences-rencontres scientifiques, 978-2-7598-1777-1. hal-01390035

HAL Id: hal-01390035

<https://hal.science/hal-01390035>

Submitted on 31 Oct 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Michel Grossetti

Laboratoire interdisciplinaire solidarités, sociétés, territoires
CNRS et Université de Toulouse

L'imprévisibilité dans le monde social

Michel Grossetti, 2016, « L'imprévisibilité dans le monde social », in Jean-Claude S. Levy (dir.), *Complexité et désordre. Eléments de réflexion*, Presses Universitaires de Grenoble, pp. 97-112

Résumé

Le monde social présente des particularités importantes en ce qui concerne les questions de la complexité et du désordre. Ceux-ci ne naissent pas nécessairement, comme dans les phénomènes biophysiques, de l'interaction de nombreuses entités, même si cela peut se produire. Les entités sociales, même les plus « élémentaires », sont déjà complexes et partiellement imprévisibles. Cela ne signifie pas que le monde social est totalement désordonné. Les humains font beaucoup d'efforts pour produire de l'ordre, en adoptant ou s'imposant mutuellement des normes, en décidant de lois, de sanctions, en orientant une grande partie de leur action vers le maintien des équilibres existants. L'équilibre entre le caractère partiellement imprévisible des activités sociales et les diverses formes de régulation individuelles et collectives se traduit par l'existence de différents types d'imprévisibilités dans les situations sociales. Ce texte fait le point sur ces formes d'imprévisibilité, sur les conséquences de ces situations (les irréversibilités relatives) et sur la façon dont l'imprévisibilité à certain niveaux d'action peut ou non contaminer des niveaux plus massifs.

*

* *

La question de la prévisibilité est depuis très longtemps une préoccupation pour les sciences sociales, qu'il s'agisse de la rechercher pour se rapprocher de ce qui fait la force des sciences de la nature, notamment la physique, ou au contraire de faire de son impossibilité l'une des spécificités du monde social. La sociologie par exemple a longtemps recherché surtout les effets des structures, les régularités et les processus continus, négligeant les changements plus brusques et imprévisibles qui impliqueraient de donner du sens à des situations de rupture, de contingence et d'événement, contre lesquelles elle s'est en grande partie construite¹. A des degrés variables, les autres sciences humaines présentaient aussi cette tendance au rejet de la contingence et des événements. Et puis, progressivement, les sciences sociales ont commencé à se préoccuper à nouveau des aspects contingents du monde social. Les sociologues français ont redécouvert les approches biographiques et la dimension longitudinale des phénomènes sociaux², puis la notion de carrière des courants interactionnistes américains³ et celle associée de *turning point*⁴. Le terme de « bifurcation »

¹ Marc Bessin, Claire Bidart, Michel Grossetti (dir.), 2010, *Bifurcations. Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement*, Paris, La Découverte.

² Daniel Bertaux, 1997, *Les récits de vie. Perspective ethnosociologique*, Paris, Nathan.

³ Howard Becker, 1965, *Outsiders*, trad. Française, 1985, Métailié, Paris.

est apparu pour désigner des configurations dans lesquelles des événements contingents, des perturbations légères peuvent être la source de réorientations importantes dans les trajectoires individuelles ou les processus collectifs. Les historiens ont accordé plus d'importance aux formes politiques⁵ tout en s'interrogeant sur les échelles d'analyse à mettre en œuvre⁶. Des économistes de l'innovation ont commencé à s'interroger sur les irréversibilités⁷ ou la « dépendance du sentier »⁸. Il est donc apparu non seulement légitime, mais nécessaire de s'intéresser aux situations d'imprévisibilité.

Naturellement, nombre de phénomènes sociaux ont une part élevée de prévisibilité. Au niveau sociétal, en l'absence de crise majeure (guerre, troubles sociaux importants) ou de modification brusque des cadres juridiques, la plupart des indicateurs statistiques (nombre de diplômés, de chômeurs, de divorces, etc.) fonctionnent bien sur le modèle de la loi des grands nombres et n'évoluent que lentement (même si ce n'est pas nécessairement graduellement). Même à des niveaux moins massifs, la prévisibilité est importante : nous faisons beaucoup d'efforts pour nous coordonner, pour prévoir nos comportements réciproques, pour que les rendez-vous aient lieu, que le travail soit fait, que les malades soient soignés... La prévisibilité des situations sociales n'est pas l'expression de lois mathématiques tombées du ciel, elle est essentiellement le fruit de notre activité permanente de coordination et de mise en ordre. Pourtant, chacun d'entre nous cherche aussi à se ménager des marges de liberté, donc des espaces dans lesquels il lui est possible de ne pas être trop prévisible pour les autres. Le pouvoir de décider, c'est aussi celui d'être partiellement imprévisible. La prévisibilité et l'imprévisibilité sont donc aussi nécessaires l'une que l'autre à la vie sociale. Nous péririons d'ennui dans une société où tout serait prévisible, et d'angoisse dans une société où rien ne le serait. Bref, il est normal (prévisible !) qu'il y ait de l'imprévisibilité dans la vie sociale, y compris dans des circonstances « importantes ». Évidemment, les formes de l'imprévisibilité et les aspects de la vie sociale qu'elles concernent varient selon les contextes historiques et nationaux. Par exemple, à certaines périodes du Moyen Âge, on courait beaucoup plus qu'aujourd'hui le risque de mourir jeune de famine, de maladie, de violences diverses. On pouvait en revanche plus facilement compter sur une certaine stabilité des statuts sociaux, des croyances collectives ou des familles. Mais, au-delà de ces variations, l'existence d'une tension entre le prévisible et l'imprévisible est certainement une constante des sociétés humaines. Cela fait partie des raisons qui expliquent l'impossibilité d'établir pour les phénomènes sociaux des « lois » qui seraient aussi précises dans leurs prédictions que celles de la physique.

L'imprévisibilité a un corollaire, qui est la réversibilité. En effet, si les situations partiellement imprévisibles sont si préoccupantes pour ceux qui les vivent, c'est qu'elles peuvent déboucher sur des conséquences plus ou moins durables, des irréversibilités. La maîtrise de la réversibilité des choix ou des orientations devient un enjeu de plus en plus central des rapports sociaux. Dans quelle mesure le système scolaire autorise-t-il le retour sur des orientations passées ? Le marché du travail permet-il facilement des reconversions professionnelles ? Il suffit d'observer les débats sur la « flexibilité » et la « mobilité », tant

⁴ Everett C. Hughes, 1996, « Carrières, cycles et tournants de l'existence », *Le regard sociologique*, Paris, EHESS.

⁵ François Dosse, 1987, *L'histoire en miettes. Des Annales à la nouvelle histoire*, La Découverte, Paris.

⁶ Jacques Revel, 1996, *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, EHESS, Paris.

⁷ Robert Boyer, Bernard Chavance et Olivier Godard (dir.), 1991, *Les figures de l'irréversibilité en économie*, EHESS, Paris.

⁸ Paul A. David, 2000, « Path dependence and varieties of learning in the evolution of technological practice », In ZIMAN, *Technological Innovation as an Evolutionary Process*, Cambridge University Press, Cambridge, p. 118-133.

réclamées par le patronat, et sur le *turn-over*, si redouté par les entreprises, pour comprendre que la question n'est pas tant la progression de la réversibilité que celle de sa maîtrise et de son contrôle. Dans le cas du marché du travail, qui décide de la réversibilité des situations professionnelles, les employeurs (flexibilité) ou les employés (*turn-over*) ?

Le présent texte reprend de façon synthétique et approfondit une réflexion sur l'imprévisibilité développée il y a quelques années dans un ouvrage et divers textes ultérieurs⁹. Il commence par présenter une typologie des situations comportant une part d'imprévisibilité, pour lesquelles la distinction ancienne de l'économiste Richard Knight entre « risque » (quantifiable) et « incertitude » (non quantifiable) paraît insuffisante. Il se centre ensuite sur l'articulation entre l'imprévisibilité et les irréversibilités, afin de sortir d'une association faite parfois trop mécaniquement entre les deux dans les notions telles que « risque », « vulnérabilité », ou « précarité ». Enfin, une réflexion sur les niveaux d'action permet de construire une typologie des formes de changement d'un ensemble « macro » selon les caractéristiques des processus « micro » qui le constituent.

1. Les formes de l'imprévisibilité

Il n'y a pas d'un côté des situations totalement prévisibles et de l'autre côté des situations totalement imprévisibles. Il y a plutôt des degrés et des formes variables d'imprévisibilité. De la même façon, si la distinction de Knight entre les situations quantifiables (le risque) et non quantifiables (l'incertitude) est très utile et doit être conservée, elle ne suffit pas. La typologie proposée ici se fonde sur deux caractéristiques des situations : la plus ou moins grande prévisibilité du moment de leur survenue et celle des issues possibles.

Dans le monde social, l'imprévisibilité n'est pas synonyme de désordre. Elle contribue même souvent à l'établissement et au maintien de l'ordre social. L'imprévisibilité peut en effet être organisée et planifiée. C'est ce que l'on pourrait appeler le modèle du carrefour : les issues sont prévues, le moment du choix est déterminé, mais l'orientation vers une ou l'autre des voies possibles est imprévisible. Dans de très nombreuses situations de la vie sociale, les acteurs s'accordent ainsi sur l'organisation d'un moment particulier de décision dont l'issue est conçue au départ comme imprévisible. A un niveau collectif, il en est ainsi des élections : on connaît le jour du vote mais on ne peut pas prévoir avec certitude les résultats, malgré la précision des sondages, et surtout, on ne veut pas que ceux-ci soient parfaitement prévisibles puisque cela signifierait que la liberté de vote n'est qu'un leurre. Au niveau des parcours individuels, de telles situations sont fréquentes. En France, l'orientation scolaire fonctionne par paliers au cours desquels l'élève et sa famille sont confrontés aux évaluations des enseignants qu'ils peuvent éventuellement discuter : une orientation peut se refuser. Chaque palier décide des années suivantes et crée donc des irréversibilités relatives. Bien sûr, cette imprévisibilité relative au niveau des parcours individuels peut très bien aller de pair avec des régularités statistiques au niveau agrégé (les inégalités de réussite scolaire entre élèves d'origines sociales différentes). On obtient alors des trajectoires « modales » et des trajectoires « déviantes », comme celles d'enfants de milieu social favorisé qui connaissent

⁹ Michel Grossetti, 2004, *Sociologie de l'imprévisible. Dynamiques de l'activité et des formes sociales*, Paris, Presses Universitaires de France ; Michel Grossetti, 2006, « L'imprévisibilité dans les parcours sociaux », *Cahiers Internationaux de Sociologie*, n°120, pp.5-28 ; Michel Grossetti, 2010, « Imprévisibilités et irréversibilités : les composantes des bifurcations » in Marc Bessin, Claire Bidart, Michel Grossetti (dir.), *Bifurcations. Les sciences sociales face aux ruptures et à l'événement*, La Découverte, coll. Recherches, pp. 147-159.

des formes d'échec scolaire, ou des enfants d'ouvriers qui peuvent devenir ingénieurs¹⁰. On peut choisir de s'en tenir à l'étude des trajectoires les plus probables en considérant les autres comme négligeables, mais c'est se priver de comprendre certains phénomènes que l'on peut justement commencer à appréhender en acceptant la présence de formes d'imprévisibilité. Il peut aussi exister des imprévisibilités au niveau de l'évolution du système scolaire, mais elles ne peuvent être étudiées qu'en se plaçant à un niveau macrosociologique.

Dans le deuxième type de cas, la situation imprévisible peut se produire sans qu'on s'y attende, mais on dispose d'avance d'un certain nombre de réponses possibles. Au niveau des parcours individuels, un des cas les plus simples est la maladie, imprévisible dans le temps (en général, on ne prévoit pas de tomber malade à un moment précis), mais pour laquelle des réponses institutionnalisées existent (prise en charge par le système de santé). Le chômage est à cet égard une situation similaire : les futurs chômeurs ne prévoient pas de perdre leur emploi, mais on sait que cette situation peut se produire et il existe des structures pour les traiter (et accessoirement les rendre socialement acceptables). Dans les deux cas, la prévision collective de ces situations imprévisibles au niveau individuel se traduit par l'existence de procédures destinées à gérer la situation et de spécialistes pour qui ce qui est une catastrophe ou un moment de grande incertitude pour les personnes concernées se présente comme une situation routinière comportant des issues plus ou moins prévisibles. Les issues sont donc en grande partie cadrées par les dispositifs collectifs, au moins pour la phase qui suit immédiatement l'irruption du changement. Au niveau plus massif des catastrophes climatiques ou environnementales, les pouvoirs publics disposent parfois de systèmes de détection et de « plans » qui organisent au moins partiellement la réponse à la crise.

Ces deux premiers types correspondent au risque de Knight. L'existence d'une gamme finie d'issues possibles, et aussi d'ailleurs de causes ou d'« ingrédients » de la situation, rend possible une formalisation des situations et l'usage des calculs de probabilité. Dans les deux types suivants cette possibilité n'existe pas. Pourtant, les participants peuvent disposer de certaines informations qui « cadrent » les situations.

Ainsi, dans le troisième type de situation, le moment peut être prévu, mais les issues de ne sont pas délimitées au départ. Au niveau macro on peut penser aux négociations diplomatiques, ou encore aux négociations collectives de toutes sortes, dont le déroulement est programmé dans le temps mais dont les issues sont ouvertes. On peut aussi intégrer à ce troisième type les phases classiques de transition dans les parcours de vie comme l'entrée dans la vie adulte, la retraite, etc. Le moment de ces transitions est modulable mais plus ou moins prévisible. L'entrée dans l'âge adulte prend des formes variables, s'étale dans le temps, mais il est inévitable de sortir de l'enfance et certains moments de cette transition sont très encadrés par les législations (âge de la majorité, droit de vote, responsabilité pénale, etc.) et les institutions. De la même façon, le moment du passage à la retraite peut être négocié, mais il est souvent fixé (en France) par l'atteinte d'un âge déterminé. On sait qu'après 60 ans ou 65 ans il faudra arrêter l'activité en cours, mais cela ouvre des possibilités diverses d'organisation des activités.

Enfin, quatrième et dernier type, un changement peut s'opérer sans que les acteurs impliqués l'aient collectivement envisagé. La situation échappe à toute programmation et les conséquences se révèlent aussi inattendues pour tout le monde. Dans les parcours de vie, comme le montre Claire Bidart dans une étude sur une population de jeunes entrant dans la vie active¹¹, il arrive souvent, même si ce n'est pas le seul cas de figure, que l'instabilité et

¹⁰ Jean-Paul Laurens, 1992, *Un sur cinq cent. La réussite scolaire en milieu populaire*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail.

¹¹ Claire Bidart, 2006, « Crises, décisions et temporalités: autour des bifurcations biographiques », *Cahiers internationaux de sociologie*, no 120, p. 29-57.

l'imprévisibilité naissent du recouvrement dans une même situation de contextes d'activité normalement bien distincts : la vie professionnelle, la vie familiale, la santé, etc. Si deux conjoints travaillent ensemble, une séparation familiale peut avoir des conséquences professionnelles importantes. Cette superposition de contextes qui pourraient être distincts est un enjeu important que les acteurs perçoivent d'ailleurs très bien (« on ne fait pas d'affaires avec des amis ») et qui est une sorte d'équivalent des séries causales à partir desquelles le mathématicien Cournot définissait la notion de hasard¹². Dans chaque contexte pris séparément, les acteurs comme les observateurs peuvent plus ou moins anticiper ce qui va se produire, cantonner le risque dans des limites acceptables, prévoir des options de réponse à certaines situations. Lorsque les contextes commencent à se recouvrir, les choses deviennent plus difficiles à maîtriser, les imprévisibilités se multiplient, une instabilité peut devenir rapidement maximale. Il y a donc quelque chose de très important qui se joue dans la séparation ou le recouvrement des contextes, à la fois dans l'« espace » (c'est-à-dire les acteurs et les ressources impliqués) et dans le temps (la synchronisation ou la désynchronisation des événements affectant les différents contextes de vie).

Si l'on récapitule ces quatre cas de figure, on obtient une sorte de typologie des situations d'imprévisibilité en fonction du caractère plus ou moins prévu du moment de déclenchement de la situation aux résultats imprévisibles et de l'existence d'une série d'issues prévues.

Tableau 1. Les formes de prévisibilité des situations sociales

Moment Issues	Moment prévisible	Moment imprévisible
Issues prévisibles (formalisation possible : « risque » de Knight)	1. Carrefour <i>Niveau des parcours individuels :</i> orientation scolaire, concours <i>Niveau collectif :</i> Elections, compétition sportive	2. Risque anticipé <i>Niveau des parcours individuels :</i> maladie, chômage <i>Niveau collectif :</i> Evénements climatiques ou technologiques anticipés
Issues imprévisibles (formalisation impossible : « incertitude » de Knight)	3. Changement d'état programmé <i>Niveau des parcours individuels :</i> transitions entre cycles de vie	4. Crise <i>Niveau des parcours individuels :</i> contagion des imprévisibilités entre sphères d'activité (travail, santé, famille, etc.)

¹² « l'indépendance mutuelle de plusieurs séries de causes et d'effets qui concourent accidentellement à produire tel phénomène, à amener telle rencontre, à déterminer tel événement, lequel pour cette raison est qualifié de fortuit », Antoine-Augustin Cournot, 1872, *Considérations sur la marche des idées et des événements dans les temps modernes*, livre I^e, Paris, Vrin, page 9.

	<i>Niveau collectif :</i> Négociations diplomatiques	<i>Niveau collectif :</i> Catastrophes climatiques ou technologiques non anticipées ; crises « systémiques »
--	---	--

Une situation peut évoluer pour passer d'un type d'imprévisibilité à un autre. Par exemple, un échec scolaire peut entraîner des problèmes familiaux, une déscolarisation et une situation de crise plus ou moins grave (passage d'une situation de type carrefour de type 1 à une situation de crise de type 4). Les bifurcations amorcées par des problèmes de santé correspondent bien à ce cas de figure : l'événement de santé cristallise des problèmes multiples et irrigue d'autres sphères d'activité (notamment celle du travail) jusqu'à provoquer une réorganisation importante des activités¹³. A l'inverse, une situation aux issues imprévisibles (type 3 ou 4) peut se transformer progressivement en un choix réduit à quelques options bien définies (types 1 ou 2). C'est probablement ce qui se produit le plus fréquemment pour les situations de la seconde ligne du tableau : elles commencent avec des issues peu cadrées mais évoluent ensuite vers des situations de la première ligne par resserrement des horizons et abandons de certains mondes possibles.

La gestion de l'imprévisibilité et de la réversibilité des parcours sociaux peut donner lieu à des choix sociétaux très différents. Comparant le passage à l'âge adulte au Québec et en France, Johanne Charbonneau¹⁴ montre qu'un même problème social — l'orientation scolaire et professionnelle — peut donner lieu à des modes opposés d'institutionnalisation de la contingence. En France, on le sait, les orientations scolaires se font à des moments bien précis et ont des effets peu réversibles : pour « réussir » dans les voies les plus valorisées par le système (à supposer que ce soit le projet de l'élève et de sa famille), il est décisif d'être performant au bon moment. Tout retard est pénalisant. La précocité est un grand avantage. Au Québec à l'inverse, il est très fréquent que les jeunes quittent l'enseignement pour travailler, accumulent un petit pécule, puis voyagent, avant de reprendre plus tard des études. Là où les Français sont déjà en partie fixés sur leur sort (ils sont déjà exclus d'un certain nombre de « filières »), les Québécois gardent ouverts beaucoup plus de futurs possibles et tendent d'ailleurs à différer le plus possible le moment des choix. Les deux systèmes peuvent produire des souffrances et des inégalités sociales, mais l'important ici est qu'ils organisent différemment les moments de choix (et donc d'imprévisibilité) et les conséquences de ces choix. Le système français amène les jeunes à affronter une succession de situations de type 1 (carrefour), alors que le système québécois produit plutôt des situations de type 3 (risque anticipé) ou 4 (crise). Là où les jeunes Québécois conservent assez longtemps la possibilité de revenir sur certaines orientations, la majorité des jeunes Français (ceux qui sont exclus des filières d'élite qui laissent le plus de possibilité de choix) font l'expérience de ces conséquences à long terme des choix, que l'on peut appeler des irréversibilités.

Cette typologie est plus précise que la distinction traditionnelle entre risque et incertitude, et elle s'avère robuste dans sa mise à l'épreuve empirique. Toutefois, elle pourrait être encore approfondie, notamment en prenant mieux en compte l'incertitude sur les « ingrédients » des situations (acteurs et ressources). Mais, au-delà de la réflexion sur les formes de l'imprévisibilité, il faut à présent aborder la question des conséquences de ces situations comportant une imprévisibilité plus ou moins forte. En effet, l'imprévisibilité a un corollaire qui est la plus ou moins grande réversibilité des conséquences des séquences d'actions dans lesquelles elle se manifeste. En effet, si les situations partiellement

¹³ Valentine Hélaridot, 2006, « Parcours professionnels et histoires de santé: une analyse sous l'angle des bifurcations », *Cahiers internationaux de sociologie*, n°120, pp.59-83.

¹⁴ Johanne Charbonneau, 2006, « Réversibilités et parcours scolaires au Québec », *Cahiers internationaux de Sociologie*, vol. 120, 2006, p. 111-131.

imprévisibles sont si préoccupantes pour ceux qui les vivent, c'est qu'elles peuvent déboucher sur des conséquences plus ou moins durables, des irréversibilités.

2. Irréversibilités

Que sont les irréversibilités dans le monde social ? Pour des parcours de vie par exemple, on peut penser à des statuts professionnels, des situations de famille, des orientations scolaires, des relations sociales, des projets... Au fond tout ce que l'observateur peut considérer comme durable à l'échelle d'une vie ou d'une partie de la vie, à l'échelle en tout cas d'un temps qui dépasse celui dans lequel se déroule la séquence d'action partiellement imprévisible. Les irréversibilités sont des conséquences qui survivent à leurs causes.

Il faut préciser ici immédiatement un point important pour éviter les malentendus que le terme pourrait induire : ces irréversibilités sont toujours relatives. Ce qui a été construit peut être déconstruit. Rien n'est définitif. Les éléments créés ne sont irréversibles que dans la mesure où ils survivent à leur moment de création et où ils interviennent dans des situations ultérieures. La notion d'irréversibilité implique toutefois que déconstruire ce qui a été construit ou défaire ce qui a été fait n'est pas revenir au point de départ. On peut chercher à faire ressembler le futur au passé, mais on ne peut pas facilement en annuler les traces, matérielles ou immatérielles.

L'imprévisibilité des situations n'est pas nécessairement associée à des irréversibilités. Explorons les cas de figure dessinés par un croisement de ces deux caractéristiques des situations sociales. On peut avoir tout d'abord des situations prévisibles et sans grande conséquence « significative », sans création d'irréversibilités. C'est le registre de la routine, ce que Max Weber appelait la rationalité traditionnelle : « une manière morne de réagir à des excitations habituelles, qui s'obstine dans la direction d'une attitude acquise autrefois. »¹⁵. Les routines ne sont pas sans conséquences. Elles maintiennent l'ordre social, rendent les actions prévisibles, raccourcissent les processus de décision. Dans les parcours de vie, on peut ranger dans cette catégorie toutes les séquences d'action qui s'inscrivent dans un cadre déjà largement établi. Au niveau des organisations, les routines sont omniprésentes, elles incarnent le maintien du collectif et la relative substituabilité des membres. Il en est de même aux niveaux plus massifs avec les habitudes, les « allant de soi » partagés par la plupart des personnes inscrites dans un même contexte socio-historique. Les routines forment une trame essentielle de la vie sociale.

Parfois, des séquences fortement imprévisibles ne produisent pas de changement significatif. Un changement a été rendu possible, mais l'issue de la situation est en continuité avec la situation antérieure. Un couple a failli se séparer mais il ne l'a finalement pas fait après une période d'hésitation. Un élève a été incité à s'orienter dans une section peu souhaitée et socialement peu probable, mais il réussit à échapper à cette décision. Une opportunité d'emploi impliquant un changement important (de lieu, de fonctions, de profession) a été envisagée mais finalement laissée de côté. Une guerre ou une crise a été évitée de justesse.

A l'inverse, des séquences très prévisibles débouchent parfois sur des irréversibilités fortes. Il en est ainsi de toutes phases de changement de statut dans les cycles de vie (passage à l'âge adulte, retraite, etc.), qui sont souvent marquées par des rituels qui ont pour effet de marquer l'irréversibilité du changement opéré. On peut aussi ranger dans cette catégorie

¹⁵ Max Weber, *Économie et société*, 1925 (version française, Plon-Pockett, 1995), citation page 155.

toutes les situations de changement graduel, qui se produisent par des petits changements prévisibles (sans rupture dans la continuité d'une série), dont l'accumulation finit par produire de fortes irréversibilités. Certaines conduites addictives peuvent entrer dans ce cas de figure. Mais on peut également y intégrer tous les phénomènes cumulatifs, si nombreux dans la vie sociale (les riches s'enrichissent, les personnes connues le deviennent encore plus, etc.). Lorsqu'il existe des effets de seuil, les changements graduels, de type routinier, débouchent sur des changements plus brusques et plus significatifs. La section suivante y reviendra.

Enfin, quatrième cas de figure, des séquences comportant une part élevée d'imprévisibilité produisent des irréversibilités importantes. Ce cas de figure a fait l'objet de nombreux travaux dans les études américaines sur les carrières, sous la dénomination de « turning point »¹⁶, définie de la façon suivante par l'un de ses théoriciens actuels, Andrew Abbott : « des changements courts, ayant des conséquences, qui réorientent un processus (...) Tous les changements soudains ne sont pas des tournants, seulement ceux qui débouchent sur une période caractérisée par un nouveau régime. »¹⁷.

Le tableau suivant résume ces quatre cas de figure.

Tableau 2 : imprévisibilité et irréversibilités

Imprévisibilité	faible	forte
Irréversibilités		
faibles	1. Routine	2. Risque sans conséquence (ex. : accident « évité de justesse »)
fortes	3. Rituel, changement d'état prévisible. Changement graduel	4. Bifurcation

Les bifurcations sont donc des processus dans lesquels une situation fortement imprévisible (quelle que soit la forme de cette imprévisibilité, au sens de la typologie présentée dans la première section et la conception que l'on adopte pour évaluer son importance) débouche sur des conséquences qui « dépassent leurs causes », dans la durée, et dans l'ensemble social. Il faut à présent préciser ce que signifie ce « dépassement ».

¹⁶ Everett C. Hughes, 1996, *Le regard sociologique*, Paris, Editions de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales.

¹⁷ Andrew Abbott, 2001, *Time matters. On theory and method*, Chicago, The University of Chicago Press, page 258.

3. Les bifurcations comme articulations de niveaux d'action

Afin de comprendre comment les bifurcations produisent des conséquences qui vont au-delà des situations qui les engendrent, il faut tout d'abord définir un espace global des phénomènes sociaux, un espace qui permet de donner du sens aux notions de « micro » et de « macro ». Ensuite il devient possible d'inventorier les modes d'articulation des niveaux. Ces deux aspects font l'objet des deux sections qui suivent.

3.1. Les trois dimensions des phénomènes sociaux

Si les irréversibilités concernent tout ce qui peuple le monde social, il faut doter celui-ci de mesures permettant d'évaluer l'ampleur de ces irréversibilités. Qu'est-ce qui différencie une rupture dans une trajectoire individuelle d'une crise économique ? A première vue le nombre de personnes concernées, qui correspond à la traditionnelle opposition micro-macro définie par les sociologues¹⁸. La trajectoire individuelle concerne l'individu en question et ses proches, alors qu'une crise économique peut avoir des effets sur des millions de personnes. On peut faire de cette différence concernant le nombre d'acteurs impliqués dans un phénomène une dimension spécifique, la masse. Cela implique évidemment une définition de ce que l'on considère comme des acteurs ou des unités d'action. Mais, une fois cette définition choisie, il est possible de construire une échelle comportant différents niveaux pour cette dimension¹⁹. Les classiques niveaux « micro » et « macro » peuvent alors prendre place dans cette échelle, avec autant de niveaux intermédiaires qu'on le souhaitera.

Les durées constituent à l'évidence une deuxième dimension, qu'il faut distinguer de la masse. En effet, certains phénomènes très massifs peuvent se révéler très éphémères (un mouvement de foule, un spectacle télévisuel), alors que d'autres, qui impliquent peu d'acteurs peuvent présenter une durée assez longue (un parcours de vie, une lignée familiale). Là encore, il est possible de construire sur cette base des échelles plus ou moins détaillées.

Voici à titre d'exemple, une caractérisation des phénomènes sociaux selon ces deux dimensions, en adoptant des échelles simples, à trois niveaux. Pour la masse, cette caractérisation utilise une mesure fondée sur les acteurs individuels en distinguant les niveaux de l'interaction (une douzaine de personnes au maximum), des organisations ou réseaux (quelques milliers) et des grandes masses (au-delà). Pour le temps, elle se réfère aux méthodes les plus usuelles en sociologie, l'observation et les entretiens pour définir les niveaux du temps bref (approximativement celui de l'observation), du temps « biographique » (borné par la durée de la vie humaine, qui permet de collecter des récits de vie), et du temps plus long, qui implique le recours aux archives.

¹⁸ Jeffrey Alexander, Bernard Giesen, Hans Haferkamp, Richard Münch, and Neil Smelser (eds), 1987, *The Micro-Macro Link*, University of California Press, Berkeley/Los Angeles/London.

¹⁹ Le terme d'échelle désigne ici une suite de niveaux mesurant l'amplitude d'un phénomène (comme dans l'échelle de Richter) et non le rapport entre un objet et sa représentation (échelle géographique).

Tableau 3. Typologie des phénomènes sociaux selon les niveaux de masse et de durée

échelle de temps échelle de masse	I temps bref de l'immédiateté ou du très court terme	II temps biographique (< vie humaine)	III temps historique (> vie humaine)
1 interaction (quelques dizaines au plus)	interactions	histoires de vie, relations durables (réseaux, communautés, groupes, familles)	lignées familiales
2 organisation, système d'action, réseau, (quelques milliers au plus)	rassemblement collectif, spectacle, colloque, volumes sonores, ambiances	organisations, réseaux systèmes économiques locaux	dynasties, sectes, etc. villages / petites villes
3 masse	événements médiatiques, ou concernant de grandes organisations, des institutions, etc.	genèse ou évolution des grandes entreprises, ou des institutions (école, armée, etc.) systèmes économiques locaux de grandes agglomérations, villes, infrastructures de transport	genèse des institutions (états, marché, école, science, etc.) villes, infrastructures de transport

Enfin, il faut introduire une troisième dimension, plus difficile à construire, mais indispensable. C'est la dimension qui rend compte de la variété des contextes impliqués dans les activités étudiées. On peut parcourir l'éventail des masses et des durées en restant par exemple centré sur les activités de travail, faire le lien entre le travail et la santé, ou se placer sur un registre plus général de la sociabilité, des logiques d'interaction, de la domination ... Des sphères d'activité comme le travail, la famille, la santé, l'art, ou la science, qui font sens pour les acteurs sociaux aussi bien que pour les sciences sociales peuvent constituer des contextes dont la variété est saisie dans la dimension appelée ici généralité. Les contextes peuvent aussi se définir à partir d'ensembles territoriaux, qu'ils soient ou non dotés d'instances politiques (nations, régions, etc.), mais qui présentent une forme de cohérence et des régulations collectives. Pour définir les contextes impliqués dans une analyse, on peut mettre l'accent sur des caractéristiques individuelles (leur ressemblance ou leur complémentarité) induites par un contexte : par exemple, deux personnes exerçant un même métier partagent en tant que tels un certain nombre de ressources cognitives et de références. Situer l'observation dans un contexte induit que les individus disposent tous de ces ressources similaires, en deçà de celles qui les différencient. Le contexte est alors un ensemble présentant une homogénéité des ressources. On peut aussi insister sur les ressources de coordination, les règles, les normes, tout ce qui permet aux individus d'interagir significativement. Il faut en tout cas opérer une délimitation, soit en s'appuyant sur les frontières reconnues par les acteurs, soit en le faisant de façon analytique sur la base des données dont on dispose. Les contextes ont en commun de présenter des frontières (même floues et mouvantes), des

éléments spécifiques (formes langagières, références, normes, ressources, etc.), parfois des « spécialistes ». En suivant ces principes, il est possible de définir une infinité de contextes sur des critères extrêmement variés, ce qui entraîne le risque de les voir proliférer à l'excès. Mais on peut en général définir un nombre limité de contextes pertinents pour une problématique déterminée. Une fois ceux-ci définis, on peut donc construire une échelle fondée sur la variété des contextes concernés par un phénomène, allant de la spécialisation (peu de contextes impliqués) à la plus grande généralité (nombreux contextes impliqués). On pourrait alors construire des tableaux comparables au précédent et croisant la dimension de généralité avec la masse ou la durée.

Les trois dimensions et les échelles qui leur sont associées peuvent être utilisées aussi bien pour caractériser un niveau d'observation ou d'analyse qu'un niveau d'action. Elles permettent aussi, et surtout, de caractériser les irréversibilités associées dans les bifurcations aux situations comportant une part d'imprévisibilité.

3.2. Articuler les niveaux

Intéressons-nous à présent aux déplacements le long des différentes dimensions. Dans les situations concrètes, ces déplacements s'opèrent rarement sur une seule dimension, mais pour la clarté du raisonnement, les trois dimensions sont examinées d'abord séparément. Pour simplifier, sont distinguées à chaque fois un niveau « micro » (petit nombre pour les masses, durée brève pour la deuxième dimension, spécialisation pour la troisième) et un niveau « macro » (grands nombres, longue durée, généralité).

Commençons par la dimension des masses. On connaît un certain nombre de modèles d'articulation des niveaux « micro » et « macro ». C'est le cas par exemple du modèle de la « reproduction », qui décrit la transformation des différences d'origine sociale en différences de réussite scolaire, puis en différences dans les positions sociales obtenues par la suite²⁰. Dans ce modèle, le système au niveau « macro » est stable. La plupart des trajectoires individuelles (au niveau « micro ») suivent un cours globalement conforme à la structure du système, mais certaines peuvent s'écarter du cours le plus probable. Il suffit que celles-ci soient suffisamment minoritaires pour que la stabilité du système ne soit pas menacée. La reproduction se traduit donc par une prévisibilité élevée du système au niveau macro, qui n'est pas susceptible de se modifier significativement (il évolue en conservant ses structures fondamentales) et d'une imprévisibilité relative au niveau « micro », qui est parfaitement compatible avec des ruptures biographiques, à condition que celles-ci restent suffisamment marginales. Le modèle de l'agrégation²¹ constitue un autre exemple d'articulation, dans lequel des comportements « micro » relativement prévisibles produisent un effet inattendu (éventuellement partiellement imprévisible) au niveau « macro ». L'exemple classique en est l'embouteillage provoqué par l'accumulation de choix identiques d'itinéraires. Ici, le système considéré au niveau « macro » se modifie, éventuellement brutalement, mais sur la base d'une accumulation de séquences d'action relativement prévisibles et surtout homogènes sur ce plan (aucune n'est considérée comme plus imprévisible que les autres). Parfois, les séquences sont homogènes dans leur nature mais hétérogènes dans leurs conséquences, l'une d'entre elles, « bifurcative », faisant basculer un équilibre existant en venant s'ajouter aux effets des séquences précédentes : la goutte d'eau qui fait déborder le vase n'est pas différente des précédentes dans sa nature mais elle l'est dans ses conséquences. Les séquences peuvent aussi

²⁰ Pierre Bourdieu et Jean-Claude Passeron, 1971, *La reproduction*, Editions de Minuit, Paris.

²¹ Raymond Boudon, 1984, *La Place du désordre*, Paris, Presses Universitaires de France.

être intrinsèquement hétérogènes. On pourrait repartir de l'exemple classique de l'embouteillage pour illustrer cela. Dans le modèle de l'agrégation, l'embouteillage résulte de l'agrégation des choix rationnels des automobilistes qui ont tous cru gagner du temps en prenant un chemin particulier. Supposons à présent que l'origine de l'embouteillage ne soit pas une agrégation de comportements habituels et prévisibles, mais un accident de la circulation. Dans ce cas, les séquences micro sont hétérogènes puisque l'une a plus de conséquences que les autres. On se situe alors dans le modèle de la bifurcation produite par une perturbation.

Tournons-nous à présent vers l'axe des durées. Le « macro » est à présent le temps long d'un processus, que celui-ci concerne des petits nombres d'acteurs ou des grands nombres, et le « micro » des durées brèves, des séquences au sein du processus. Nous retrouvons notre opérateur décrivant les situations de stabilité, la reproduction : chaque séquence a des conséquences faibles sur le temps « long ». Si le temps long est celui d'un parcours de vie, cela implique qu'un écart imprévisible observé à un moment donné sur une trajectoire finira toujours par être compensé de telle sorte que le parcours d'ensemble n'en soit pas modifié. Alors que, envisagé sous l'angle des masses, le modèle de la reproduction admettait des trajectoires déviantes, il ne les tolère plus si on le considère sous l'angle des durées. Seules des séquences peuvent dévier de la voie la plus probable. L'opérateur d'agrégation n'est plus valable puisqu'il concernait par construction la dimension des masses. Mais nous avons un opérateur équivalent, que l'on peut appeler la sédimentation : la sommation des séquences d'action ne s'opère plus sur l'axe des masses, mais sur celui des durées. Chaque séquence d'action vient ajouter ses conséquences aux précédentes jusqu'à ce que celles-ci s'accumulent et se traduisent par un changement (qui peut être graduel ou plus bifurcatif) au niveau du temps long. A nouveau, les séquences « micro » seront considérées comme homogènes, mais leur sommation produit des effets « macro ». Par contraste, la perturbation correspond à la situation dans laquelle une séquence micro a plus de conséquences que les autres.

Enfin, reprenons le raisonnement pour la dimension de généralité. Cette fois-ci le « macro » n'est plus la masse ou la durée mais le nombre des contextes impliqués dans les situations. On peut imaginer une conversation entre deux personnes qui soit très spécialisée (« micro »), sur le registre professionnel par exemple, ou au contraire très générale (« macro ») sur le sens de la vie ou la liberté. L'articulation « micro » / « macro » concerne la façon dont des activités spécialisées sont liées à des activités plus génériques. Nous retrouvons nos trois opérateurs. Cette fois-ci, la reproduction, qui suppose que le « macro » est stable, se traduit par une stabilité des entités les plus générales, l'espace social (au niveau le plus massif) ou les habitus individuels (au niveau micro). Aucun champ ou registre de pratique ne prend un relief particulier (première case), ou, si c'est le cas (troisième case), cela n'affecte pas le niveau général. Si des séquences homogènes s'agrègent pour provoquer un changement macro, elles ne le font plus sur l'axe des masses (agrégation) ou de la durée (sédimentation), mais sur l'axe de la généralité, ce qui se traduit par une montée en généralité progressive. Des changements situés dans des contextes différents s'agrègent pour provoquer un changement général. On peut raisonner à un niveau massif et considérer des changements dans des grandes sphères d'activités (activité économique ; sphère politique ; mœurs familiales ; etc.) qui se cumulent pour produire un changement perceptible au niveau le plus général des structures sociales, quelle que soit la façon dont on les conçoit. On peut faire un raisonnement similaire au niveau micro (la situation d'une personne par exemple) et observer des changements distincts mais cumulatifs dans les différents registres d'activité (vie familiale ; travail ; engagements militants ou associatifs). Les montées en généralité dans les débats publics²² constituent un exemple possible de ce type de processus. Si nous définissons

²² Laurent Thévenot, 2006, *L'action au pluriel. Sociologie des régimes d'engagement*, La Découverte, Paris.

la perturbation de la même façon que précédemment, elle doit se traduire par l'existence d'un changement plus significatif dans l'un des contextes pris en compte au niveau « micro », avec des conséquences sur la situation générale. On peut penser aux cas où une trajectoire individuelle bifurque après un événement situé dans un contexte donné mais qui « contamine » les autres rapidement, par exemple un accident de santé qui altère la trajectoire professionnelle et la vie familiale. On peut aussi penser pour des niveaux plus massifs aux crises qui débutent dans une sphère d'activité précise (crash économique par exemple) et qui déclenchent des changements en cascade dans les autres sphères.

Le tableau qui suit résume les différents modes d'articulation recensés dans ce qui précède.

Tableau 4. Modes d'articulation « micro » / « macro »

Changement « macro »	faible	fort
Hétérogénéité des séquences « micro »		
faible	1. Reproduction, (trajectoires modales)	2. Cumulation 2.a. <i>Agrégation</i> (axe des masses) 2.b. <i>Sédimentation</i> (axe de la durée) 2.c <i>Généralisation</i> (axe de la généralité)
forte	3. Reproduction (trajectoires déviantes)	4. Perturbation (bifurcation par rupture d'équilibre)

Dans les situations concrètes, les trois dimensions sont toujours plus ou moins associées. La durée est toujours là puisqu'on s'intéresse à des processus. Il ne peut pas y avoir de bifurcations sans hétérogénéité des séquences dans leur inscription temporelle. La sommation sur l'axe des masses suppose une mise en équivalence qui ne peut s'effectuer sans une forme d'effacement des contextes et donc de montée en généralité. Les contextes ont une masse et une durée et ne sont pas nécessairement stables dans le temps.

Ce petit exercice de décomposition est certainement un peu abstrait, mais il permet de dénouer et d'examiner séparément des éléments qui sont souvent intriqués dans l'analyse des processus. On se rend compte alors que l'on retrouve sans trop de difficulté des modèles classiques qui, loin de s'exclure, décrivent simplement des situations différentes. Les

différences concernent les dimensions prises en compte, les conceptions relatives à l'homogénéité des séquences d'action « micro » et la stabilité des entités « macro ». Dans cet ensemble, la bifurcation trouve une place assez naturelle pour décrire les situations dans lesquelles les entités « micro » sont hétérogènes (certaines ont des conséquences plus importantes) et les entités « macro » instables.

Conclusion

Le monde social présente des spécificités qui rendent impossible l'application directe de modèles issus des sciences de la nature. On a affaire à des humains qui font circuler des récits, qui peuvent modifier leurs comportements en fonction de ce qui est écrit sur eux et qui peuvent décider de créer des situations imprévisibles. On peut toutefois transposer des questionnements, des notions, des formes de raisonnement. Ce texte tente de faire le point sur une question fondamentale qui est celle de la prévisibilité des phénomènes. Les processus sociaux ne peuvent jamais donner lieu à des prévisions quantifiées aussi précises que celles que permettent certains modèles de la physique. Ils n'obéissent pas à des « lois » aussi strictes. Ils ne sont toutefois nullement caractérisés par une imprévisibilité totale et généralisée. Tout n'est pas possible tout le temps et de la même façon. Une grande partie de l'activité sociale est précisément orientée vers la prévisibilité et le maintien d'une certaine stabilité sociale. Cette stabilité est d'ailleurs renforcée par certaines situations planifiées d'imprévisibilité. En repartant de la réalité des processus sociaux, on peut s'efforcer d'inventorier les situations possibles, puis de faire le lien entre imprévisibilité et irréversibilités, afin de dégager un cadre global d'analyse des processus sociaux. Les situations qui se prêtent à la quantification (séquences homogènes et indépendantes, effets d'agrégation) constituent un sous-ensemble des situations possibles. L'impossibilité de quantifier ne se traduit nullement par une impossibilité d'analyser. A condition de se donner des cadres clairs, il est au moins possible de caractériser les situations et de leur donner du sens. En particulier, lorsque l'on introduit une caractérisation des phénomènes sociaux par leur extension dans un espace général, il devient possible de retrouver des théories classiques, souvent perçues comme antagonistes, et d'en faire des cas de figure différents au sein d'une typologie des processus sociaux. Ce travail est évidemment loin d'être totalement abouti. Il faudrait mieux prendre en compte d'autres aspects des phénomènes sociaux comme la relative imprévisibilité des « cadrages » concernant les personnes et les ressources en présence. Toutefois, même encore imparfait, ce cadre d'analyse est à mon sens suffisamment robuste pour éclairer de nombreuses situations sociales.